

CAMÉ

Imaginons qu'un ami vous demande, à brûle-pourpoint, quelle fut la journée qui vous a le plus marqué lors de votre séjour à l'X. Bon, la question est saugrenue, c'est vrai. Mais imaginez... Evidemment, au lieu de répondre, vous allez regarder votre pourpoint, pour voir s'il est ou non gravement brûlé. Or, ce n'était pas la question, et vous n'êtes pas Georges Marchais pour répondre avec aplomb à côté des questions.

Le séjour à l'X pendant deux ans -à une période de notre vie d'éclosion universelle, de curiosité insatiable après le tunnel de la taupe, la bien nommée-, fut émaillé de "journées", plus riches, étranges, passionnantes, surprenantes les unes que les autres.

Sortant de l'horizon des souvenirs estompés, mais encore dessinés au loin en tâches sombres sur le ciel clair, les journées se précipitent à l'appel, et se bousculent dans un joyeux désordre, prétendant chacune au titre de la plus marquante.

La mémoire est normalement sélective, mais, ici, la sélection doit s'opérer en étapes successives, en mettant de l'ordre dans cette cohorte juvénile et indisciplinée, tant les prétendantes sont nombreuses.

- Du calme. Certes, il n'y en aura pas pour tout le monde, puisqu'il n'y aura qu'une seule élue, mais votre empressement est vain et malvenu. Comme dans tout bon "casting", vous allez être appelée une par une, et vous aurez tout le loisir de vous faire valoir; et nous prendrons le temps de vous écouter. Vous pourrez même produire tous documents valorisants, écrits, photos, films, vidéos, et, pourquoi pas, autres SMS ou e-mails, si du moins vous en avez...

Les investigations terminées, j'ai éliminé les journées exclusivement personnelles puis, parmi les collectives, retenu celle plus particulièrement savoureuse, même si elle n'a concerné que ceux d'entre nous qui suivaient le cours facultatif de littérature.

... Le français n'avait pas la cote chez les polytechniciens; considérant (bien à tort) avoir "déjà donné" suffisamment pour leur future carrière, d'autant qu'à l'époque ils étaient pour la plupart forts de six ans de latin.

Les derniers "cours" de français remontaient à l'hypotaupe. Pour ma part, notre professeur - une sale tête de pervers, capable de vous prendre à part pour vous vanter les délices de la sodomie- aurait écoeuré le plus littéraire d'entre nous, tant il était morne et peu intéressant. L'année entière fut consacrée à *LA PESTE* de Camus; qu'on ne lit (heureusement) plus aujourd'hui, mais alors très en vogue.

Pensez-vous qu'il nous aurait demandé de lire cet ouvrage, pour ensuite en débattre en classe et en faire l'exégèse?

Que nenni! Il nous l'a lue à haute voix (monotone!) toute l'année, petits bouts par petits bouts...

Ne me demandez pas (tant qu'à poser des questions saugrenues) ce que j'en ai retenu. Dans un océan de peste bubonique peu ragoûtant, une jument alezane dans les allées du bois de Boulogne. La seule image positive, belle au demeurant, que mon souvenir veut retenir.

Et cet adjectif "alezane" avait quelque chose de mythique, de magique; dessinant sur les frondaisons complémentaires une noble silhouette en tâche brun-roux de renard, selon son étymologie arabe. Alors, cela m'avait dissuadé de lire d'autres œuvres de Camus.

La taupe étant consacrée aux seules matières nobles, l'enseignement du français étant mis entre parenthèse et le temps que nous pouvions consacrer à la lecture littéraire tendant alors vers zéro, l'X avait été prudente en rétablissant un enseignement de la littérature française à temps très réduit, et en option.

Mais, pour les jeunes friands de "lettres", dont j'étais, elle mettait à notre libre disposition une remarquable bibliothèque; riche, en particulier, des merveilleux poètes qu'a enfantés notre belle langue, comme faite pour cela.

L'autre option était le cours d'architecture, totalement nouveau pour nous.

Comme cela n'était pas interdit, et que les deux cours n'étaient heureusement pas simultanés, je suivais les deux.

Le professeur d'archi était exceptionnel. Il aurait donné vie à la moindre pierre, et même à la moindre photo de pierre, à défaut de pierre. Il nous régala par ses métaphores pour découvrir l'ésotérisme architectural, tous les trésors cachés de la renaissance et/ou des cathédrales... Je n'aurais pas manqué un de ses cours, même malade.

Le professeur de français, nommé Morazet, coté à l'époque dans les milieux littéraires, n'avait, lui, pas trop la cote chez nous. C'était un grand efflanqué, avec une chevelure hirsute, et qui déclamait son phrasé pour en masquer le faible intérêt. Une sorte de Stéphane Bern anticipé.

Nous l'appelions entre nous Meraser, et les rangs du grand amphi étaient plutôt clairsemés.

Il nous avait pourtant surpris une fois en nous demandant de faire pour une épreuve écrite une revue de presse; ce à quoi nous n'avions jamais réfléchi, et qui nous avait intéressés.

... Or, ce "Jour" là, il fit très fort.

Peut-être voulut-il paraître créatif, ou moins inintéressant.

Il choisit (lui aussi) Camus comme thème de son exposé, ce qui excitait ma curiosité. Il partit dans une étude analytique de sa pensée par comparaison entre son oeuvre écrite et son oeuvre cinématographique; comparaison osée, fouillée, argumentée, précise, brillante, reprenant par le menu des extraits de textes et les rapprochant de scènes de films, en s'extasiant sur leur concordance et leur signification profonde; le tout à la sauce emphatique typiquement Morazet,

comparaison pour tout dire convaincante... et cela dura, crois-je me souvenir, une heure et demie.

L'amphi était d'abord surpris, puis incrédule, puis discrètement rigolard.

Mais nous étions bien élevés (à l'époque), et personne n'a bronché, ni n'a osé quitter la salle...

... C'eut d'ailleurs été dommage:

Morazet finit son brillant exposé par je ne sais plus précisément quelle belle envolée, mais je me souviens qu'elle volait haut, sur le plan littéraire...

L'un d'entre nous, et courageux et téméraire, s'est alors levé, et lui a dit, à peu près et en substance, en quelques mots:

- Mais Monsieur, nous pensions que vous aviez procédé à cette comparaison pour nous inciter à nous méfier de notre imagination dans les exégèses... mais vous semblez réellement croire qu'Albert Camus et Marcel Camus sont une seule et même personne.

Orpheu Negro venait alors pourtant de sortir à grand bruit (et aura la palme d'or à Cannes), et bien que nous n'allions guère au cinéma, la plupart d'entre nous l'avaient vu, ou en avaient entendu parler. Mais il ne semblait pas que Morazet s'y soit intéressé, peut-être trop absorbé par ses cogitations littéraires.

Le plafond de l'amphi, ou un éclair, lui serait alors tombé sur la tête qu'il n'aurait pas été plus sidéré, plus pétrifié, plus foudroyé.

Transformé en un instant en une statue de sel, il n'eut pas la présence d'esprit de s'accrocher à la perche tendue.

Il bredouilla quelque chose comme "*Tout le monde peut se tromper*"... et s'enfuit aussitôt par le fond de l'amphi, comme devant un brûlant incendie, sans demander son reste.

Il était devenu pour nous "Marisée".

Evidemment, son amphi fut totalement déserté, les quelques fidèles rejoignant les archi passionnés d'archi que nous étions devenus,

et comment, désormais, entendre parler de Camus (l'un ou l'autre!) sans repenser à cette journée ô combien mémorable?...